

Petite revue de philosophie

L'Hypothèse Sapir

David Fielding

Volume 7, numéro 2, printemps 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104222ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104222ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fielding, D. (1986). L'Hypothèse Sapir. *Petite revue de philosophie*, 7(2), 17–46.
<https://doi.org/10.7202/1104222ar>

2. L'Hypothèse Sapir¹

David Fielding

*Professeur au département de philosophie
et d'anglais
du CEGEP Dawson*

Le centenaire d'Edward Sapir sert de prétexte à ces réflexions. Il est normal dans de telles circonstances d'utiliser des termes comme «mémorable», «inoublable», etc. Mais cette fois je dérogerai à la règle. Le professeur Bibeau avait raison de souligner qu'on se souvient de Sapir surtout pour l'influence qu'il exerça sur ses étudiants et disciples. Oui, mais nous nous rappelons ses influences et nous oublions Sapir lui-même. Nous oublions qu'il était quasi canadien: parmi les meilleurs travaux qu'il publia durant son séjour de quinze ans (1910-1925) à Ottawa figurent ses études sur les langues amérindiennes des tribus canadiennes (par exemple celle sur le Nootka de l'île de Vancouver). Nous oublions qu'il s'intéressait au patrimoine québécois: il était co-éditeur avec Marius Barbeau — dont nous nous souvenons — de *The Folk Songs of French Canada*.

1. Le texte qui suit a été révisé et retraduit avec l'aide de Lysanne Langevin du département de français du CEGEP Édouard Montpetit.

Nous oublions qu'il a à toute fin pratique inventé le concept moderne du «phonème» (qu'on attribue surtout au Cercle de Prague). Et le pis de tout, nous nous souvenons de lui pour son apport à la soi-disant «hypothèse Sapir-Whorf». Ici encore une fois, c'est Whorf, plutôt que Sapir, qui retire le prestige. Cependant le scandale c'est que Sapir a fait un effort particulier et répété pour précisément nier la thèse whorfienne; thèse selon laquelle la langue détermine soit les phénomènes culturels spécifiques soit la réalité objective comme telle.

Donc avant de commencer, j'aimerais souligner combien je partage le jugement du professeur Bibeau (voir le texte qui précède, p. 13) à propos de l'«exagération» des opinions de Sapir concernant le déterminisme linguistique... J'irais même plus loin: non seulement est-ce «exagéré» mais c'est aussi falsifié. Et je voudrais également corroborer la constatation du professeur Bibeau, à savoir que selon Sapir «il n'existe pas de corrélation entre la race, les mœurs et la langue» (voir plus haut, *ibid.*). Pourtant ceci constitue l'essence de l'«hypothèse Sapir-Whorf» telle qu'on l'entend habituellement. Par conséquent dans cette communication je tenterai de retirer l'élément whorfien de «l'hypothèse Sapir-Whorf» dans l'espoir d'identifier ce qui constitue véritablement le résidu sapirien: «l'hypothèse Sapir». Voilà quelque chose de très différent. Ce sera plutôt de la philosophie que de l'anthropologie ou que de la linguistique. Finalement je soutiendrai, encore en accord avec le professeur Bibeau, que la pensée de Sapir sert d'inspiration pour tout un programme de philosophie du langage.

Ma communication comprendra deux volets composés de trois sections chacun. Premier volet: 1) Compte-rendu de la position whorfienne. 2) Exposé des arguments de Sapir contre cette position. 3) Compte-rendu de la différence entre Sapir et Whorf à partir de leur orientation philosophique divergente. Deuxième volet: 1) Une lecture rationaliste, ou même platonici-

cienne, de l'œuvre phonologique et anthropologique de Sapir. 2) Quelques doutes et questions quant au programme de Sapir à la lumière d'un dialecte avec lequel je suis familier: l'anglais de Londres. 3) Une ébauche d'hypothèse sapirienne.

1

Je commence avec une observation empirique très simple. Pendant les dernières décennies on remarque, il me semble, un déplacement perceptible dans les discussions de l'anthropologie linguistique, un déplacement qui va dans le sens suivant: les titres «relativité linguistique» ou «hypothèse Sapir-Whorf» sont de plus en plus remplacés par l'«hypothèse whorfienne», ou plus simplement, l'«hypothèse Whorf». Ce déplacement va de pair avec l'idée croissante que Whorf, plutôt que Sapir, était le créateur de l'hypothèse, Sapir n'étant que le fournisseur des informations sur la richesse et la diversité des formes linguistiques, surtout chez les peuples amérindiens.

Ce déplacement a une certaine justification. C'est Whorf après tout qui a consacré ses dernières années à promouvoir l'hypothèse et qui a insisté sur l'analogie entre la relativité einsteinienne et la relativité linguistique. Mais c'est une demi-vérité. Si on lit Sapir avec attention ce n'est pas qu'on y trouve un manque de relativisme, soit whorfien, soit einsteinien, mais plutôt le contraire: Sapir insiste sur un universalisme à toute fin pratique newtonien. Selon Sapir, il n'existe qu'un seul monde et qu'une seule réalité. L'idée que la langue détermine, influence, ou est liée de quelque façon que ce soit, au comportement, à la culture, à la réalité ou à une combinaison quelconque de ceux-ci, n'était pas anticipée dans l'œuvre de Sapir, comme on le croit habituellement. Au contraire, elle était clairement identifiée et rejetée.

1.1 Alors, qu'est-ce que l'hypothèse Whorf?

On a beaucoup discuté sur la façon dont l'hypothèse ou le principe de la relativité linguistique devrait être formulée. Cependant, la discussion est quelque peu simplifiée lorsque Sapir est retiré de la scène et que l'élément whorfien est considéré pour lui-même. Pour

les fins de la discussion, je distinguerai deux composantes. La première, plus simple, je la nommerai la thèse ethnosémantique². Il s'agit de la façon dont le vocabulaire influence la perception ou la conceptualisation des locuteurs. La seconde peut être plus difficile à cerner. Je la nommerai par analogie, la thèse ethnosyntaxique, ou ethnogrammaticale. Il s'agit de la manière dont les structures syntaxiques, par exemple les modes de déclinaison, affectent les intuitions métaphysique et les orientations fondamentales des locuteurs, leur «Weltanschauung» ou vision du monde, etc.

La thèse ethnosémantique est simple. Dans sa version la plus courante elle soutient que certaines langues manquent de termes abstraits ou de termes généraux pour certains domaines de l'expérience et recèlent une abondance de termes spécifiques là où les langues indo-européennes en ont peu. Whorf croyait que certains ensembles de mots, ou plutôt les liens sémantiques entre les mots, pouvaient agir comme des filtres ou des lentilles, ou comme des sortes de grillages à travers lesquels l'environnement — le monde — est interprété. Il a prédit que l'on constaterait que les langues éloignées de l'indo-européen fonctionnent avec des grillages ou des filtres très différents de ceux auxquels les langues indo-européennes nous ont familiarisés. Il proposa l'acronyme «SAE» — Standard American European — comme symbole de ce monde i.e. de notre monde. Les langues éloignées incitent ou encouragent leurs locuteurs à interpréter le monde — leurs mondes — différemment de nous. Ces personnes vivent littéralement, selon Whorf, dans un monde très différent.

Une illustration de la thèse ethnosémantique serait le débat public récemment soulevé par le mouvement féministe. Au niveau du genre on y affirme que

2. Madeleine Mathiot, *Ethnolinguistics: Boas, Sapir, and Whorf revisited*, The Hague, Mouton, 1979.

l'asymétrie de paires de mots comme *maître/maîtresse*, *sorcier/sorcière*, etc., et que l'utilisation de mots masculins comme termes génériques incluant les deux sexes, par exemple *homme*, *patron*, influencent la pensée, le comportement et jusqu'à la réalité des utilisateurs. Même si les remarques de Whorf à propos du genre suivent une piste différente il aurait certainement reconnu cette approche féministe de la langue comme une version fidèle de sa théorie.

La thèse ethnosyntaxique semble avoir été plus près de l'essentiel de sa théorie. Elle n'est pas aussi aisée à circonscrire mais sa ligne directrice est très similaire. Selon cette thèse, les structures grammaticales de la langue, plutôt que le vocabulaire, influencent non seulement la perception et la conceptualisation, mais elles moulent ou canalisent aussi les formes de l'expérience en tant que telle. L'expérience du temps, par exemple telle que perçue dans le monde occidental — «SAE» — est redevable aux structures des verbes indo-européens. Nos verbes sont conjugués selon les temps: passé/présent/futur. Voilà selon Whorf, la clé de voûte de notre perception temporelle que nous supposons, de façon erronée, universelle. Les langues éloignées de l'indo-européen peuvent avoir différentes conjugaisons; par exemple selon la source de validation (observation sur le terrain/rapport direct/ouï-dire, etc.). Elles peuvent aussi manquer complètement de «verbes» au sens où nous l'entendons. Par conséquent, leurs locuteurs ne jouiront pas d'une notion du temps comparable à la nôtre.

Ceci représente la revendication essentielle de Whorf telle que ses études sur la langue et la culture indienne Hopie lui ont permis de l'élaborer.

1.2 Sapir est directement et sans ambiguïté opposé à toute cette approche. En de nombreuses occasions il y réfère précisément pour la rejeter. Regardons quelques exemples.

Dans son livre *Language* (1921), au chapitre dix, «Le langage, la race et les mœurs», il cite l'exemple des trois tribus californiennes, les Hupa, les Yourok et les Karok. Ces trois tribus parlent trois langues qui appartiennent chacune à une souche linguistique différente, cependant elles partagent, autant qu'on puisse le déterminer, un système de culture et de pensée identique. Donc

Il y a des contacts nombreux entre les tribus Hupa, Yourok et Karok, à tel point que les trois tribus assistent généralement aux cérémonies religieuses importantes de l'une des trois. Il est malaisé de déterminer quel élément de leurs mœurs communes remonte par son origine à telle ou telle tribu, si complète est l'unité d'action, de sentiment et de pensée. Mais leurs idiomes ne sont pas seulement étrangers les uns aux autres: ils appartiennent à trois des principaux groupes linguistiques américains, chacun fortement représenté dans le continent du nord³...

Il serait difficile d'imaginer une réfutation plus catégorique du principe whorfien.

Quant à la question des interrelations entre les structures linguistiques et les formes de réalité, l'opposition de Sapir est tout aussi explicite et sans ambiguïté. Dans son essai paru trois ans plus tard, «The Grammarian and his Language» (1934), il affirme:

Passer d'une langue à une autre équivaut, sur le plan psychologique, à passer d'un système géométrique à un autre. Le monde environnant auquel il est fait référence est le même pour les deux langues⁴...

3. E. Sapir, *Le Langage, Introduction à l'étude de la parole*, Paris, Payot, 1970, p. 209-210.

4. E. Sapir, «Le grammairien et sa langue», *Linguistique*, (traduction de Jean-Élie Boltanski et Nicole Soulé-Susbielles), Paris, Minuit, 1968, p. 121-122.

Encore une fois l'incompatibilité entre Sapir et Whorf apparaît comme définitive.

Est-ce possible, étant donné ces contradictions, que le principe de la relativité soit apparu à Sapir, ou l'ait séduit, seulement un peu plus tard, peut-être après ses discussions avec Whorf? Il semblerait que non. Les deux hommes se sont rencontrés avant 1930. Le fameux article «Language» écrit pour l'*Encyclopedia of Social Sciences* (1933) est tout aussi catégorique:

Il n'y a en réalité aucune corrélation entre type structurel et structure linguistique. Pour autant qu'on le sache, les types isolant, agglutinant et flexionnel peuvent coexister avec n'importe quel degré de civilisation. Ou bien encore la présence ou l'absence du genre grammatical dans une langue, par exemple, ne nous apprend rien sur l'organisation sociale, la religion ou le folklore des locuteurs de cette langue. Si le parallélisme que certains ont cru déceler était réel, il serait impossible de comprendre la rapidité avec laquelle la culture se diffuse d'une communauté à une autre en dépit de profondes différences linguistiques.

En d'autres termes, la signification culturelle de la forme linguistique ne doit pas être cherchée au niveau des caractéristiques manifestes d'une culture donnée mais à un niveau bien plus profond⁵.

Je reviendrai à ce «niveau profond» dans un moment: ici je veux constater que toutes les interprétations habituelles du concept whorfien de la relativité linguistique insistent précisément sur le «niveau des caractéristiques manifestes». Sapir nie clairement toute relation entre ce niveau et la forme linguistique.

Vu l'évidence accablante de l'impossibilité d'un accord entre Sapir et Whorf dans ce domaine, comment expliquer les phrases célèbres de Sapir tirées de «The Status of Linguistics as a Science» (1929) que Whorf uti-

5. E. Sapir, *Le Langage*, p. 56.

lise en guise de préface à son analyse de la langue hopie dans «The Relation of Habitual Thought and Behaviour to Language» (1939)? À première vue, il semble bien que Sapir approuve une espèce de relativité sémantique et ontologique de type whorfien. Il affirme que le «monde réel est dans une large mesure édifié inconsciemment sur les habitudes de langage du groupe» et qu'il serait «tout à fait erroné de croire qu'on s'adapte à la réalité pratiquement sans l'intermédiaire d'une langue». La citation (que Whorf a utilisée dans sa préface) conclut:

Pour une bonne part, la manière dont nous accueillons le témoignage de nos sens (vue, ouïe, etc.) est déterminée par les habitudes linguistiques de notre milieu, lequel (sic) nous prédispose à un certain type d'interprétation⁶.

Est-ce possible qu'après tout Sapir ait été indécis quant à l'issue, ou qu'il ait développé deux opinions contradictoires en même temps?

Il y a une explication beaucoup plus simple: Whorf a cité Sapir hors contexte. Dans le texte original Sapir discute d'une «réalité sociale» et non d'un «monde objectif». Il distingue l'un de l'autre explicitement au début du même paragraphe cité par Whorf. Whorf a omis cette partie. Il me semble que ce que Sapir veut dire ressemble plutôt à l'idée de Henri Bergson, son contemporain, à l'effet que la majorité des gens ne voient pas la plupart du temps les choses elles-mêmes mais les étiquettes attachées aux choses. De toute façon, encore une fois, il ne s'agit pas du principe whorfien de la relativité.

On est amené à conclure qu'il n'y a point d'«hypothèse Sapir-Whorf» dans le sens relativiste habituel.

6. E. Sapir, «La place de la linguistique parmi les sciences», *op. cit.*, p. 134, cité par B.L. Whorf «Rapports du comportement et de la pensée pragmatique avec le langage», in *Linguistique et Anthropologie*, Paris, Denoël/Gonthier, 1969, p. 71.

Seul Whorf était relativiste. Sapir y était nettement opposé. Bref, parler d'une «hypothèse Sapir-Whorf» de la relativité linguistique est aussi ridicule que de parler d'une théorie du matérialisme-dialectique Hegel-Marx. Hegel aurait fourni la dialectique et Marx le matérialisme? On n'est plus sérieux.

Cependant l'écart entre Sapir et Whorf est encore plus fondamental, et c'est ce que je veux maintenant démontrer. Je prétends que Sapir et Whorf sont mieux compris à partir de deux traditions de pensée tout à fait opposées.

1.3 On comprend mieux la pensée de Whorf, il me semble, lorsqu'elle est envisagée sous l'angle de la tradition philosophique empiriste-associationniste. Elle se situe aisément dans le courant de pensée inspirée par Locke Berkeley et Hume qui minimise la contribution au savoir humain des propriétés innées et héritées de l'esprit. Il apparaît que Whorf a adopté l'idée de J.B. Watson, dans *Behaviourism* (1925) selon laquelle la pensée n'est plus ou moins que la langue intériorisée (par exemple le chapitre 10 «Parler et Penser⁷»: «le behavioriste avance l'opinion que ce que les psychologues ont jusqu'ici appelé la «pensée» n'est en somme rien d'autre que le fait de se que de se parler à moi-même.») Marier cette idée de Watson à l'étude de Sapir (*Language* (1921)) sur la diversité des langues non-indo-européennes et voilà, solennisée par le «*Esse est percipi*» du Bishop Berkeley, l'hypothèse Whorf. Vue sous cet angle, la «relativité linguistique» de Whorf manifeste une certaine symétrie dans son orientation philosophique avec la «relativité ontologique» de W.V.O. Quine et nous conduit à la thèse associée de l'indétermination de la traduction.

7. J.B. Watson, *Le Behaviourism*, Paris, Centre d'étude et de promotion de la lecture, 1925, p. 165.

Les notions clefs de Sapir, par contre, appartiennent à une tradition radicalement différente. Sa notion de phonologie, par exemple, nous propose une configuration de contrastes et de parallèles phoniques, à savoir des phonèmes, qui organise et guide à la fois la perception et la production de la langue à un niveau en général au-dessous de la conscience. Cette configuration est accessible directement à l'introspection, mot tabou des behavioristes, mais demeure inaccessible à l'observation empirique, objective et mesurable. Quelques fois il y a contradiction nette entre les deux.

Je donne comme illustration de cette contradiction l'exemple de Païute que cite Sapir dans «La réalité psychologique des phonèmes» (1933). Sapir nous raconte une observation de son interprète autochtone qui s'appelle «Tony». Il a demandé à Tony de diviser les syllabes d'une phrase de Païute, et ensuite de

chercher à découvrir quels sons entraînent dans la composition de chacune des syllabes et dans quel ordre ils se succédaient, puis d'essayer d'écrire le symbole représentant chacun des éléments ainsi dégagés⁸.

Il s'agit, évidemment, d'identifier les phonèmes. Mais «à mon grand étonnement», poursuit Sapir,

Tony syllaba: pa' pause pa^c. Je sentais immédiatement tout ce que la situation avait de paradoxal: ce que Tony «entendait» n'était pas le mot tel qu'il était effectivement prononcé... mais une reconstruction étymologique de ce mot...

Les guillemets autour d'«entendait» signalent le fait que Tony avait l'intuition de quelque chose qui n'était pas audible au sens littéral. Et je veux tirer l'attention sur la conclusion du paragraphe:

8. E. Sapir, «La réalité psychologique des phonèmes», in *Journal de psychologie normale et pathologique*, no 30, 1933, p. 247-265; *Linguistique*, p. 165-186.

Il avait suffi d'une pause légère placée après la racine pour que Tony remplace la forme phonétique normale de la postposition par une forme reconstruite qu'il eût été impossible d'observer dans la parole concrète des locuteurs.

Je suggère que le phénomène qui avait étonné Sapir deviendra clair quand il sera abordé selon une perspective épistémologique platonicienne, ou par analogie avec les «notions communes» de Descartes, ou bien avec les «catégories de l'entendement» de Kant. Je ne doute pas que mon interprétation, elle aussi, aurait étonné Sapir.

Avant de m'expliquer sur ce point dans la deuxième partie de la discussion, je crois que le terme «hypothèse» exige un commentaire. Si on admet que «l'hypothèse Sapir-Worf» n'existe pas, peut-on parler d'une véritable hypothèse whorfienne? J'ai tracé les grandes lignes de la position whorfienne, mais s'agit-il d'une véritable hypothèse?

Qu'est-ce qu'une hypothèse? Le mot a une connotation scientifique et ses définitions habituelles sont fondées sur l'idée qu'il s'agit de la construction d'une proposition, ou de la formulation d'une théorie, telle que les faits observés mènent à sa confirmation ou infirmation (cette définition peut suggérer le «Principe de Vérifiabilité» du Cercle de Vienne ou le «Principe de Falsifiabilité» de Popper, mais elle date au moins de l'époque de J.S. Mill). Or, il me semble que la démarche entreprise par Whorf a justement cet avantage, qu'elle a permis la formulation et la vérification d'une espèce d'hypothèse. L'hypothèse avance que les locuteurs de langues non-indo-européennes, comme le Hopi, auront une perception métaphysique du Temps fondamentalement différente de la nôtre, locuteurs «SAE» de langues indo-européennes. Whorf croyait que la langue et le mode de vie des Hopi appuyaient et même démontraient la justesse de sa thèse. Afin de parvenir à un jugement final sur le bien-fondé de cette théorie, on

serait peut-être obligé d'apprendre le Hopi, mais au moins la thèse est en principe vérifiable.

Il n'est cependant pas nécessaire d'être philosophe pour constater que ce type d'interprétation de l'entreprise whorfienne, et que ce type de témoignage (par exemple le Hopi) en faveur de l'hypothèse, nous obligent par la suite à admettre une quantité de témoignages comparables. Certains, comme Sapir, vont trouver la preuve contre l'hypothèse écrasante. Nous avons déjà entendu les objections de Sapir: le phénomène Hupa, Yourok et Karok, la diffusion culturelle outre les frontières linguistiques, et l'insignifiance, à toute fin pratique, des différences de genre grammatical (que pourraient constater certaines féministes). Les objections de Sapir peuvent être multipliées à l'infini: la symétrie des éléments hongrois, finnois et basques de la culture européenne, l'existence d'États multilinguistiques comme Singapour, la propagation du Bouddhisme, sans oublier celles du Christianisme et de l'Islam, dans des pays de langues non apparentées. La culture et la pensée, en incluant les tendances et appartenances religieuses et philosophiques, ne fonctionnent pas selon le cheminement linguistique tel que tracé par Whorf.

Whorf avait le courage de présenter son entreprise sous la forme d'hypothèse et il a tenté de la vérifier à l'aide de preuves concrètes. L'entreprise échoue mais la faillite elle-même contribue de façon appréciable au savoir humain. N'oublions pas qu'un whorfien qui n'admet aucune réfutation quelque elle soit ne défend plus une hypothèse en tant que telle.

Si l'on compare l'hypothèse whorfienne du point de vue de la falsifiabilité avec la thèse de la «traduction radicale» de Quine, on voit tout de suite que Quine n'a jamais formulé sa thèse de façon à ce qu'elle puisse être réfutée suite à l'observation, malgré son adhésion réclamée à la méthode scientifique. Je ne peux m'empêcher de soupçonner certains whorfiens de ne pas

avoir évalué cette question. Une telle évaluation aurait peut-être fait de ceux-ci des disciples de Quine. Après tout, une telle démarche maintiendrait leur appartenance à la tradition empirique.

Somme toute, il est impossible de concevoir une «hypothèse Sapir-Whorf» de la relativité linguistique. On ne peut associer Sapir et Whorf de la même manière que, par exemple, Michelson et Morley ou que Watson et Crick. Sapir et Whorf ne partageaient pas une hypothèse à l'instar de Watson et Crick ou de Michelson et Morley avec leurs découvertes communes. Par contre, on peut bien reconnaître le projet whorfien comme une espèce d'hypothèse, tout en reconnaissant que Sapir la considérait comme erronée. C'est bien sûr une ironie qu'on se souvienne de Sapir, partout sauf dans les cercles spécialisés, pour sa prétendue contribution à une hypothèse à laquelle il était profondément opposé.

2

Le propos de la première partie de cette discussion était de distinguer les idées de Sapir de celles de Whorf. Il s'agissait de situer ces idées en rapport avec deux traditions philosophiques opposées; l'empirisme et le rationalisme, comme si l'on accentuait la coloration de deux sortes de tissus physiologiques au moyen de teintures. Les propos de Whorf me semblent avoir très bien retenu la teinture empiriste; on voit facilement les similitudes avec Locke, Berkeley, Watson et Quine. Le but de la seconde partie de la discussion sera de vérifier si les idées de Sapir retiennent la couleur rationaliste. Ceci nous permettra de formuler une hypothèse sapirienne.

2.1. Dans son essai «Sound Patterns in Language» (1925) Sapir nous donne l'essentiel de sa théorie phonologique. Tout être humain capable de parler est doté d'une configuration vitale et opérationnelle de représentations mentales des sons de sa langue maternelle. Cette configuration organise et dirige la perception aussi bien que la production de la langue. Nous ne sommes pas nécessairement conscients de cette configuration, néanmoins elle est toujours facilement accessible à l'introspection, selon Sapir. Ceci explique la facilité remarquable des interprètes autochtones à maîtriser l'art de transcrire leur langue en caractères phonétiques.

Les représentations mentales sont, évidemment, les phonèmes. Le phonème, selon la conception de Sapir, a une «réalité psychologique», plutôt qu'empirique. Ce qu'il veut dire est qu'il y a un niveau d'opération mentale antérieur à toute perception objective et même parfois en conflit avec celle-ci. L'écart de niveau — mental et empirique — apparaît clairement lorsqu'on essaie d'apprendre une langue étrangère. Le niveau mental est directement accessible — i.e. intuitivement — par l'interprète, mais seulement indirectement par

l'étudiant, i.e. par l'observateur venu de l'extérieur. Voilà, en résumé, le «réalisme psychologique» de Sapir.

Sapir croyait que l'entité psychologique avait une priorité logique aux dépens de l'entité empirique. Autrement dit, comme Platon, il soutenait que c'est justement au moyen des entités mentales que notre esprit est capable de percevoir — c'est-à-dire d'interpréter — notre monde environnant, et dans ce cas les sons de notre langue. Voilà la raison pour laquelle lorsque nous écoutons une langue étrangère pour la première fois, nous n'entendons pas, à proprement parler, ses étranges phonèmes et syllabes, mais plutôt nous n'entendons que les approximations des sons familiers de notre langue maternelle, ou bien nous n'entendons que du bruit. Nous projetons notre configuration phonémique sur celle de la langue étrangère.

Rappelons que selon Platon l'âme humaine est pourvue depuis la naissance des «formes idéales» au moyen desquelles tous nos organes de perception enregistrent tout ce qui nous parvient du monde extérieur. Dans ce sens ces formes sont plus ou moins équivalentes des catégories kantienne de l'entendement qui constituent les conditions préalables de toute expérience. Traduites en termes biologiques on pourrait dire que ces formes ou catégories sont inscrites dans le code génétique, mais ces questions de traduction mises de côté, l'essentiel est que pour Sapir les configurations phonémiques appartiennent au niveau de l'opération de l'entendement qui précède toute expérience objective: d'où la dichotomie entre le niveau phonétique, c'est-à-dire empirique et objectif, et le niveau «psychologique» (c'est-à-dire les idées ou catégories) de Sapir.

Au risque de confusion je ne peux pas résister à la tentation de citer ici le passage dans *La République* (402a) où Platon emploie la métaphore de l'apprentissage de l'alphabet par un enfant pour suggérer l'inter-

prétation du monde extérieur au moyen des formes idéales. Il dit (ou Socrate dit):

À l'époque où nous apprenions les lettres nous n'estimions les savoir suffisamment que lorsque leurs éléments, en petit nombre, mais dispersés dans tous les mots, ne nous échappaient plus, et que, ni dans un petit mot ni dans un grand, nous ne les négligions, comme inutiles à noter; alors au contraire, nous nous appliquions à les distinguer, persuadés qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'apprendre à lire.

Attention: pour Platon ici l'alphabet n'est qu'une métaphore, tandis que pour Sapir la configuration de phonèmes est une réalisation littérale de l'opération de l'entendement.

Pour Whorf, Watson et Quine, ces mêmes formes idéales, ou catégories de l'entendement, ne sont que des illusions, ou au mieux des généralisations de l'expérience. Pour l'empiriste, comme pour le behavioriste, toute espèce de mentalisme a l'air d'un mysticisme désespéré. Je crois néanmoins que le mentalisme de Sapir⁹ demeure essentiellement vrai malgré certaines réserves auxquelles je reviendrai dans un instant. Grâce à la révolution cartésienne de Chomsky, une telle constatation n'est plus scandaleuse. Mais maintenant je veux poursuivre la discussion en proposant que le phénomène de langage est mieux compris suivant la perspective non seulement cartésienne mais pleinement platonicienne.

J'ai essayé de montrer comment les phonèmes de Sapir sont des entités mentales — tout comme les formes idéales de Platon. Maintenant je vais essayer de montrer pourquoi la méthode de Sapir est dialectique elle aussi au sens platonicien. Je débiterai en distin-

9. Twaddell «On defining the Phoneme», in *Language Monograph*, 16, 1935, reproduit dans M. Joos, *Readings in Linguistics*, vol. I, University of Chicago Press, 1966.

quant l'approche de Sapir de l'approche conventionnelle en anthropologie et en linguistique.

Les linguistes et anthropologues de l'époque de Sapir ont généralement adopté une position objective devant leur sujet. Ils voulaient traiter leur matière avec impartialité i.e. comme le résultat d'une observation et d'une analyse impersonnelles. En général cette même attitude du linguiste et de l'anthropologue s'était reflétée dans le style et la conception de leurs écrits et de leurs débats: il s'agissait pour eux d'être des scientifiques objectifs. Les questions de personnalité étaient hors de question. On mentionnait les individus uniquement pour fournir des références exactes. Quant aux interprètes autochtones, ils n'étaient presque jamais nommés. Après tout, ils n'étaient que les représentants d'une communauté quelconque.

Pour ne citer qu'un exemple: on note que dans tous les commentaires et discussions de Whorf sur le Hopi, l'absence de mention du point de vue d'un Hopi. Les autorités Hopi ne sont jamais citées. Et combien de lecteurs de Whorf se sont sentis privés par l'absence totale d'information sur cet interprète Hopi qui a enseigné à Whorf tout ce qu'il voulait savoir sur cette langue pendant les vacances d'été? Probablement aucun; nous sommes si habitués à l'anonymat des sources dans ce domaine. Évidemment Whorf a été un linguiste exceptionnel par sa capacité d'apprentissage durant un si court laps de temps. Mais quel type de personne était ce Hopi? Quel dialecte et quels registres parlait-il? Whorf n'en dit rien. Ce n'était pas son affaire.

Chez Sapir on est frappé, au contraire, par son respect à l'égard de ses interprètes. Sapir nous les présente comme des individus à part entière. C'est certainement un indice du style sapirien. Mais ce n'est pas seulement une question de rhétorique: il s'agit plutôt du mode d'opération ou de la méthodologie sapirienne. Selon Sapir l'observateur objectif venu de l'extérieur comme l'anthropologue, ne peut espérer jouir de la per-

ception intuitive de l'interprète autochtone dans sa propre langue. Donc l'anthropologue dépend finalement de l'interprète. L'anthropologie linguistique entretient avec l'interprète une liaison de complémentarité ou de symbiose.

L'approche de Sapir est inhérente à sa position philosophique. Il nous a dit comment il était troublé, quant il était étudiant, par la formule (qu'il a trouvée dans la *Sociologie des Omahas* de J.O. Dorsey): «Deux Corbeaux n'est pas de cet avis». Voilà un anthropologue qui enregistre même la dissension d'un seul autochtone. S'agirait-il d'une «sorte de démission»?

Eh bien, non, je me trompais: Dorsey était un précurseur. Il vivait en contact étroit avec les Indiens Omaha et savait à qui il avait affaire...

Il poursuit:

Deux-Corbeaux, Indien autorisé, pouvait... se permettre de nier l'existence même d'une coutume, d'une attitude ou d'une croyance qu'un autre Indien, non moins autorisé que lui, avait données pour vraies¹⁰...

Dorsey était un anthropologue méconnu. Par contre, Sapir n'a pas peur de critiquer son maître, Franz Boas, pour avoir accordé trop de crédibilité à un seul informateur autochtone:

Que penser par exemple de la cosmogonie des Indiens Bella Coola de la Colombie Britannique? Non seulement les cinq mondes gigognes... n'ont pas leur pareil parmi les tribus de la côte Nord-Ouest mais l'homme interrogé par Boas est le seul et unique informateur à la reporter. Est-ce que cette cosmogonie reflète fidèlement les croyances de la tribu? Est-ce une élucubration personnelle? L'homme a-t-il brodé sur une tradition plus simple, qui serait le patrimoine de tous les Bella Coola? Ici l'élé-

10. E. Sapir, «Ce que l'anthropologie culturelle attend du psychiatre», in *Anthropologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 103 (traduction de Christian Baudelot et Pierre Clinquant).

ment personnel prend une importance gênante. Toutefois l'anthropologue croit (ou veut bien croire) que les atteintes ainsi portées à la sérénité de son jugement sont trop rares pour mettre sa science en péril¹¹.

Dans les deux cas Sapir indique que le chercheur dépend de l'interprète autochtone. Ces situations ne sont pas marginales mais constituent plutôt la norme pour l'anthropologie culturelle. Les gens de l'extérieur, les scientifiques, sont obligés de former leurs opinions à partir des opinions des interprètes autochtones. Ceux-ci, dans leurs efforts de fournir les informations qu'ils jugent pertinentes selon les questions des chercheurs, peuvent recourir soit à des fantaisies, soit à des exagérations ou soit à leur version de la réalité. Dans tous les cas, ils dépendent autant que les ethnographes de leur jugement personnel. C'est ce que je nommerai l'aspect «dialectique» ou «dialogique» de l'approche platonicienne de Sapir.

Voilà les deux raisons pour lesquelles je propose une lecture platonicienne de Sapir. La première était que ses phonèmes sont mieux compris comme des entités mentales, plutôt qu'empiriques. On peut les comparer aux formes idéales au moyen desquelles, selon Platon, le monde phénoménal est perçu et interprété. La deuxième était que sa méthode de recherche implique un dialogue, un principe d'interdépendance qui n'est pas réductible à la méthode scientifique au sens habituel.

Somme toute, chaque être humain, selon Sapir, constitue une source unique d'information. Par son essence même, cette information est inaccessible à toute enquête empirique. L'interprète autochtone est irréductible; par conséquent certaines intuitions sont en principe inaccessibles. En d'autres mots il postule

11. E. Sapir, «Sur les rapports entre l'anthropologie culturelle et la psychiatrie», *op. cit.*, p. 89.

une forme de savoir qui est intelligible uniquement grâce à la médiation de l'interprète autochtone (bien que, d'un autre point de vue, nous sommes aussi tous des interprètes autochtones). Il y a ici une espèce de «complémentarité» comparable à celle du fameux principe de Neils Bohr dont le centenaire est aussi célébré dans le cadre de cette conférence. En linguistique comme en physique, le moyen d'observation est du même ordre d'amplitude que l'objet observé. Ainsi l'enregistrement et l'interprétation de la langue se voient limités par la langue de l'observateur.

2.2. Maintenant, après avoir présenté une apologie pour l'approche linguistique de Sapir, je ferai un volte-face et soulèverai certains doutes à propos de son efficacité quant à l'analyse du dialecte londonien, ma langue maternelle. Ce n'est pas seulement une volte-face: il s'agit aussi d'un changement de rôle. Je suis obligé maintenant de jouer le personnage de l'interprète autochtone. Peut-être est-ce aussi bien: alors que je ne suis qu'un linguiste médiocre, lorsqu'il s'agit d'interpréter le dialecte de mon coin d'Angleterre je suis une véritable autorité.

Les remarques suivantes sur la phonologie de l'anglais londonien, ou plus exactement sur certaines de ses consonnes marginales, sont inspirées par l'étude brillante et amusante de Sapir: «Abnormal types of Speech in Nootka¹²».

La langue Nootka, de l'île de Vancouver, modifie systématiquement certains sons et groupes de sons lorsqu'on parle de divers animaux, et lorsqu'on parle de personnes associées à ces animaux, comme les bos-sus, les boîteux, les gloutons, les gauchers, etc. Donc, lorsqu'on parle d'un gaucher, on insère un «élément sans signification Tch^a... après la première syllabe du

12. E. Sapir, «Formes linguistiques anormales en Nootka», in *Linguistique*.

mot¹³». (Selon Whorf il n'y a pas, en langue Nootka, une distinction stricte entre le mot et la phrase¹⁴, mais ceci n'invalide pas cet argument).

Ainsi yāt'aLma^c le voici maintenant»... devient
yättcH^aits!aLma^c... le voici maintenant le pauvre petit
gaucher»...

Une forme comme celle-là, continue Sapir, peut être utilisée en parlant à un gaucher s'il s'agit d'une personne que l'on connaît bien et qui ne risque pas de s'offenser de cette raillerie. C'est aussi dans ce style que l'on parle des ours, réputés gauchers¹⁵.

De même il y a un autre élément, également dépourvu de sens, pour parler des gloutons et des corbeaux, et

Pour tourner les couards en dérision, on prend souvent en leur parlant ou en parlant (d'eux) une «petite voix», c'est-à-dire une voix flûtée qui donne une impression de crainte et de timidité¹⁶.

Ce dernier exemple me rappelle les taquineries des écoliers. Quant aux autres exemples, ils ne s'appliquent pas exactement à mon dialecte londonien mais peuvent y être comparés.

Prenons comme première illustration d'un phonème marginal la consonne finale dans le nom J.S. Bach selon sa prononciation allemande: «baX». Tout comme en français, le «X» final n'est pas considéré comme un phonème d'anglais normal. Si l'on parle de Bach dans une conversation, en Angleterre comme ici, on n'est pas normalement supposé de lui donner sa valeur phonétique allemande. Au contraire, une telle

13. *Ibid.*, p. 257.

14. B.L. Whorf, «Les langues et la logique», *op. cit.*

15. E. Sapir, *op. cit.*, pp. 257-258.

16. *Ibid.*, p. 258.

prononciation serait le signe de prétention et d'affectation.

Mais ce même son, identique à toute fin pratique, appartient intégralement à un autre dialecte ou groupe de dialectes; à savoir ceux de l'Écosse. Et pour cette raison ce même son «X» est très familier aux londoniens. C'est le signe caractéristique de la prononciation écossaise, de l'«accent» écossais, comme dans le mot écossais «loch» (lac, fjord). Donc, en Écosse, «lox».

On peut facilement discerner ici le phénomène qui ressemble à ce que Sapir a remarqué chez les Nootka. Lorsqu'on parle de Bach, nous les londoniens le prononçons «ba:k». Et quand nous parlons d'un loch (fjord) comme de Loch Lomond, souvent cité en chanson, ou comme le Loch Ness où demeure le célèbre monstre, nous le prononçons «lok». Mais à l'instar de la langue Nootka, si dans notre conversation il y a référence à un Écossais, c'est fort possible qu'au moins une personne parmi les interlocuteurs change sa prononciation pour imiter l'accent écossais, ou ce qu'elle imagine être l'accent écossais. Au lieu de dire «yes» par exemple, elle dirait «och-ay», avec le même phonème «X».

Alors, est-ce que le phonème «X» appartient ou non à la phonologie anglaise de Londres? Je crois que la grande majorité des linguistes dirait que non. Par contre, ce même «X» appartient certainement à l'anglais de l'Écosse, c'est-à-dire à quelques cinq millions d'écossais — à peu près la population francophone du Québec. De plus, il fait partie du répertoire acoustique de l'«entendement» londonien (et en effet j'ai l'impression que tous les anglais de l'Angleterre reconnaîtront sans effort le «X» comme exemple typique de l'accent écossais, même s'ils ne le prononcent pas). On peut dire que le «X» a le statut particulier en anglais méridional de signe vaudevillesque, tout comme certains mots clés comme «bonnie» (bon, beau), «ken» (connaître, savoir), «lassie» (fille), «wee» (petit), etc. On peut inférer raisonnablement que le «X» a un statut fondamentalement marginal et ambigu dans l'anglais d'Angleterre.

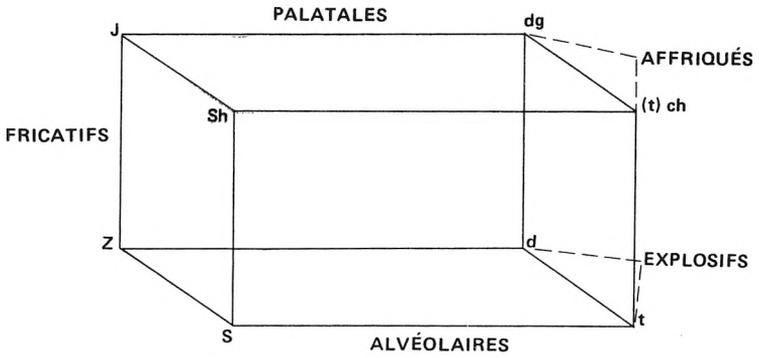
Outre le «X», prenons un deuxième exemple de phonème marginal, une consonne que tous les linguistes, autant que je sache, acceptent comme membre à part entière de la phonologie anglaise. Il s'agit du son palatal «ž» dans «jamais» et «Georges». Son statut en français est certainement incontestable: en ce sens qu'il se trouve dans toutes les positions possibles de la syllabe; initiale, médiane et finale, et ce dans un très grand nombre de mots.

On remarque tout de suite qu'en anglais ce même son «ž» ne se trouve presque jamais en position initiale, sauf dans les noms manifestement étrangers tels que «docteur Zhivago» et «Zsa Zsa Gabor». Il se trouve rarement dans la position finale: seulement dans certains mots d'origine française comme «garage», «sabotage» et «camouflage». Pour l'oreille britannique le «ž» final les marque comme mots étrangers presque autant que «docteur Zhivago». En outre, il est très normal en Angleterre de prononcer ce «ž» fricatif en position finale, comme le «dg» affriqué — prononciation anglaise normale de «George». Donc: «gara(d)ge», «sabota(d)ge» et «camoufla(d)ge» (variation indiquée souvent, mais pas toujours dans les dictionnaires). Prononcer le «ž» fricatif en position finale dans certaines souches de la société anglaise peut suggérer l'affectation ou la prétention presque autant que le «X» dans «Bach».

Il est instable que le «ž» soit la consonne centrale dans la série «leisure» (loisir), «measure» (mesure), «pleasure» (plaisir) et «treasure» (trésor), et dans les séries «vision», «précision», et «fusion», «profusion», etc., mais chose certaine, ce phonème est un oiseau rare en anglais. Et s'il est rare en position médiane, il est nettement marginal ailleurs.

Qu'aurait pensé Sapir de mes intuitions d'autochtone? Aurait-il considéré l'exclusion de l'«X» justifié du fait de sa non-conformité à la configuration phonologique anglaise? Pourtant la configuration écossaise doit certainement l'inclure. Par contre, aurait-il hésité quand

SONORES



SONORES: J, Z, dg, d

DÉVOISÉS

DÉVOISÉS: Sh, tch, S, t

PALATALES: J, dg, Sh, tch

ALVÉOLAIRES: Z, d, S, t

FRICATIFS: J, Sh, Z, S

AFFRIQUÉS: dg, (t) ch

EXPLOSIFS: d, t

à l'inclusion du «ž»? Après tout, tous les dialectes anglais sont dotés de deux affriqués palatales, sonores («dg») et dévoisés («tch»). Pourquoi n'accepterait-on pas d'inclure les deux fricatifspalatales: le sonore («ž») et le dévoisé («sh»? La symétrie est séduisante, le «ž» a bel et bien sa place dans la configuration.

Mais il demeure évident que ce «ž» anglais est l'étranger, le «old man out». Il fait partie d'un nombre très limité de mots et, aussi à la différence des autres membres de son équipe («sh», «tch», «dg»), il crée une ambiance affectée et prétentieuse lorsqu'il est en position finale et initiale. Comment Sapir expliquerait-il tout cela?

Mon dernier exemple de phonème marginal est le «wh»: c'est-à-dire le bibabial initial dévoisé qui peut être opposé à son partenaire sonore la demi-voyelle «w». Cette dernière fonctionne, elle aussi, dans la position initiale. En Écosse, et selon Sapir dans certaines régions des États-Unis, le contraste entre ces deux sons «w» et «wh» est clairement perceptible «whether»/«weather», «where»/«wear», «which»/«witch», etc. Dans l'articulation des locuteurs écossais, par exemple, ces couples présentent un contraste minimal. Autrement dit dans certaines régions le contraste est phonémique.

Or il est particulièrement intéressant de constater comment ce contraste se manifeste dans l'anglais londonien. Pour bien comprendre le phénomène, il serait convenable de considérer la prononciation des londoniens à partir de trois types d'accents qui correspondent aux trois classes sociales: privilégiée, moyenne et ouvrière. Cette classification tripartite fait songer à celle de Labov dans son *Social Stratification of English in New York City* (1965). Selon Labov il est possible de distinguer les classes sociales de New York à partir de la présence du «-r» postvocalique. Ainsi la clientèle cosue d'un magasin comme Saks le prononce très clairement, la clientèle de classe moyenne comme celle du Macy's le prononce beaucoup moins, et celle de Klein's

ne le prononce point, ou presque. De la même façon peut-on distinguer l'appartenance sociale des londoniens à partir de leur prononciation du «wh». La classe privilégiée le prononce très clairement tandis que la classe ouvrière l'exclut complètement. Un «Cockney», par exemple, reconnaîtrait très bien le «wh» — il le reconnaîtrait comme signe d'appartenance à la classe privilégiée — mais ne l'articulerait jamais, sinon pour faire rire. Le Cockney qui prononcerait sérieusement le «wh» serait la risée de ses confrères. Ou plutôt il ne serait plus un vrai Cockney.

Ce sont cependant les locuteurs de la classe moyenne qui nous fournissent l'illustration la plus frappante de la marginalité du «wh», et plus particulièrement les locuteurs situés à mi-chemin entre deux classes, moyenne et privilégiée, ou moyenne et ouvrière. On voit ici une illustration très claire du phénomène de l'hypercorrection. Les locuteurs de la classe moyenne ayant des prétentions de mobilité sociale manifestent celles-ci par un style de prononciation. Ou il peut arriver, par contre, que certains affichent leurs affinités avec la classe ouvrière en adoptant un accent convenable. Dans les deux cas une orientation sociale se manifeste par le choix de distinguer ou non le «w» du «wh». De telles décisions ne sont pas nécessairement conscientes, bien qu'il soit généralement facile de les rendre conscientes (clarification pas toujours agréable pour le locuteur en question). Donc la décision du locuteur de distinguer le «w» du «wh» peut être perçue comme déplacée, discordante, par rapport à son accent en général. Cette discordance est le signe de l'hypercorrection. Il s'agit d'une surcompensation, quelque chose d'incongru avec les autres domaines de sa prononciation.

Mais comment décider quand un accent est une manifestation de discordance? Les deux exemples précédents de «X» et de «Z» posaient aussi ce problème. Il est vrai qu'en général dans notre langue maternelle

nous avons l'impression d'être capable de discerner une discordance sans effort. Mais en réalité on ne peut pas, même en principe, décider finalement quand un acte de parole donné est un cas de discordance ou non. Même dans la seule région de Londres l'anglais est perçu différemment selon l'identité sociale. Il ne s'agit pas simplement que certains accents étrangers, par exemple écossais ou américains, puissent être interprétés à contresens par les Londoniens (c'est-à-dire comme manifestation d'ambition sociale): de telles erreurs peuvent être rectifiées. Non, le problème c'est que le choix d'un «wh», «X» et «ž» varie selon la place et l'orientation sociale du locuteur et qu'en même temps la perception et l'interprétation de ces phonèmes varient, elles aussi, selon la place et l'orientation de l'auditeur. Il n'existe pas, au moins à Londres, une perception ou interprétation neutres de tels phénomènes phonologiques.

Pour faire une histoire courte: Sapir a peut-être hérité d'une notion newtonienne de la langue, y incluse la phonologie, dans laquelle les dimensions d'une forme standard — les coordonnées du bon usage pour ainsi dire — étaient à toute fin pratique absolues. Mais lorsqu'on constate jusqu'à quel point une seule région, Londres par exemple, nous offre un tel répertoire de formes standard; quand on voit que même le Cockney possède un code aussi exigeant que les autres formes, cette notion d'une seule forme standard commence d'être ébranlée. Elle est encore plus affaiblie lorsqu'on considère les implications de la mobilité sociale et sociolinguistique. Finalement, elle est minée du fait que les linguistes anthropologues sont eux-mêmes obligés d'opérer selon un cadre social et avec un mode de perception qui vont de pair. En somme, dans le domaine linguistique, toute conclusion neutre, objective et définitive s'avère illusoire.

2.3 Notre recherche d'une interprétation rationaliste de la pensée de Sapir nous a mené à une autre

théorie de la relativité ou du moins à un principe d'indétermination linguistique. J'en conclus que Sapir avait l'intuition d'un tel principe et que c'est cette intuition qui fut adoptée et appliquée de manière erronée par Whorf et les whorfiens. Ceux-ci ont essayé de démontrer l'asymétrie des modes conceptuels différents au niveau des manifestations culturelles et des comportements.

Mais Sapir avait une conception très différente des liens entre la langue et l'expérience. Il a proposé que dans le cadre d'une langue donnée les similitudes des structures grammaticales conduiraient les locuteurs aux analogies et congruences conceptuelles, même si celles-ci demeurent sans aucun lien évident avec l'expérience sensible. C'est une intuition très originale. Quelques années plus tard Wittgenstein a élaboré indépendamment une intuition semblable dans ses *Philosophical Investigations* (1947).

Il y a plusieurs points de comparaison entre les écrits de Sapir et ceux de Wittgenstein (je doute que quiconque soit tenté de suggérer une affinité semblable entre Wittgenstein et Whorf). Je termine la discussion sur un exemple tiré de l'essai *Language* (1933) déjà cité.

Au début de son essai Sapir suggère d'une façon peu convaincante que quelqu'un qui a vu un éléphant peut, grâce au langage, parler «sans la moindre hésitation de dix éléphants ou d'un million d'éléphants». Ceci est un truisme irréflecti tout à fait inhabituel chez Sapir. Sans doute veut-il tout simplement indiquer la capacité d'abstraction ou de généralisation du langage. Ce qui suit cependant est beaucoup plus pertinent:

Le langage est heuristique, non seulement dans un sens simple (comme dans l'exemple que nous venons de donner), mais plus profondément en ce que sa forme nous suggère certains modes d'observation et d'interprétation. Et donc à mesure que se développe notre expérience scientifique il nous faut apprendre à combattre les implications du langage. Une phrase comme: «l'herbe

remue dans le vent» appartient par sa forme linguistique à la même classe relationnelle d'expériences que «l'homme travaille dans la maison»...

Même si le style n'est pas de Wittgenstein, l'idée qu'il faut «apprendre à combattre les implications du langage», et ces phrases exemplaires qui illustrent le jeu des formes linguistiques et sensibles, présentent une communauté d'esprit avec les *Investigations*. Sapir continue:

Mais quel que soit le degré de complexité atteint par nos modes d'interprétation, il nous est impossible de nous dégager de cette projection et de ce transfert continuels des relations suggérées par les formes de notre langue. Et, somme toute, entre une phrase comme «l'herbe remue dans le vent» et une phrase comme «ce phénomène est causé par le frottement», la différence n'est pas si grande. Le langage, tout à la fois, nous assiste et nous retarde dans notre exploration de l'expérience, et les résultats de cette double action sont inscrits dans les nuances de significations qu'expriment les différentes cultures¹⁷.

Le projet de Whorf ne visait pas ces «nuances de signification». Sa démarche globale se situe plutôt au niveau des phénomènes culturels grossiers, en conséquence de quoi l'hypothèse whorfienne se trouve confrontée avec des réfutations sur tous les fronts.

L'hypothèse Sapir, par contre, est à toute fin pratique formulée et mise à l'épreuve dans les *Philosophical Investigations*. Que cette hypothèse soit crédible et soutenable demeure, sans doute, matière à discussion. Il n'en demeure pas moins que Wittgenstein plutôt que Whorf devrait figurer parmi les successeurs de Sapir.

17. E. Sapir, *Linguistique*, p. 34-35.